LIVRARIA ECONOMICA
Nº 2, Rua de Crespo, Nº 2
defronte do arco de Stº Antonio
PERNAMBUCO

L — 1000

7/3

Luzon dos Cambizis - Quechua

LES INDIENS

DE LA PROVINCE DE MATO-GROSSO

(BRÉSIL)

OBSERVATIONS

PAR

LE DOCTEUR AMÉDÉE MOURE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
21, rue Hautefeuille.

LES INDIENS
DE LA PROVINCE DE MATO-GROSSO
(BRÉSIL).

—

OBSERVATIONS

PAR

LE DOCTEUR AMÉDÉE MOURE,
Membre de la Société de Géographie de Paris.

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages d'avril, juin et juillet 1862.

I.

Quand on consulte l'histoire des conquêtes accomplies par les Européens dans le monde barbare, on est d'accord que leur domination ne s'est consolidée et agrandie que par le refoulement et l'absorption des premiers occupants. La barbarie, c'est la loi, doit disparaître dès que la civilisation luit sur les solitudes où les peuplades sauvages avaient

promené pendant des siècles leur oisiveté et leurs cruautés sanguinaires.

Cette observation peut être considérée comme générale ; l'histoire de la conquête de l'Amérique du sud offre cependant une exception, si l'on veut, à cette règle. La race autochthone y a été, il est vrai, repoussée dans l'intérieur du pays, mais elle a survécu jusqu'à nos jours, et elle y existe. Paw était dans l'erreur lorsqu'il a écrit : « Rien n'existe plus de l'antique Amérique, si ce n'est son ciel, sa terre et le douloureux souvenir de ses extraordinaires infortunes. »

En racontant mes souvenirs sur les indigènes qui peuplent certaines contrées de l'Amérique du sud, j'espère apporter à la science historique des renseignements et des faits. Je n'ai pas d'autre ambition, en publiant ces pages, où j'ai traduit fidèlement les hommes que j'ai vus, et avec lesquels j'ai vécu de nombreuses années.

On sait généralement que les espaces incultes, dans l'Amérique du sud, ont d'immenses étendues. En principe, les nations qui les occupaient vécurent constamment isolées les unes des autres, sans un lien quelconque de fédération. A mesure que la civilisation avança dans le désert, ces tribus nomades se trouvèrent agglomérées sur de plus petits espaces, et obligées à passer sous le joug des vainqueurs pour disparaître en eux, ou à soutenir contre eux des guerres à outrance. De là, le caractère antisocial de ces races, souvent domptées mais jamais

Os estrangeiros que se metem a escrever sobre indios brazileiros affirmam muitas inexactidões.
pg 31 - os primitivos indios não trabalhavam o ferro, é possivel que hoje trabalhem.
Pg 43 - As indias tem filhos muito creanças ainda, e, dizem todos os chronistas antigos que ficavam velhos aos 30 annos.
Pg 44. Não tigres no Brazil, sim onças de diversas especies e não consta que as domestiquem.
Ha outras inexactidões.

Montaut.

... tous les Indiens aiment à s'im-

soumises. De là encore, les groupes nombreux et divers qu'on rencontre encore de nos jours, dans les vastes régions qui s'étendent des rives de la Plata aux bords de l'Amazone.

Ces naturels, réunis en tribus indépendantes, vivent à l'état sauvage. Un très-petit nombre ont des rapports avec des Européens, et en ont reçu une teinte grossière de civilisation. Parmi ceux-ci, il s'en trouve qui sont doux et pacifiques. Tous les autres sont belliqueux et farouches ; il y en a quelques-uns d'anthropophages. Toutes ces races d'Indiens, éparses dans le Brésil, constituent une population évaluée à 4,000,000 d'individus, formant près de 400 tribus, d'après l'opinion de la plupart des voyageurs. Si l'évaluation de cette population nomade me paraît approximativement exacte, le nombre des tribus me semble exagéré, à moins qu'on y comprenne les tribus éteintes et les divers groupes que forme souvent une même tribu, sans variation de dialecte ni de coutumes.

A bien examiner, je n'ai guère remarqué que trois types d'Indiens parfaitement distincts, et basés sur la structure constitutionnelle, les mœurs et coutumes, et sur la couleur de la peau. Il y a : 1° les Indiens rouges purs ; 2° les rouges cuivrés clairs, chez qui l'élément blanc a laissé des traces ; et, 3°, les rouges foncés, qui ont sur l'épiderme comme un reflet de la coloration des noirs, sans qu'on puisse y trouver des traces d'un croisement avec cette race. Presque tous ces Indiens aiment à s'im-

prégner le corps de diverses teintures, dans le but de se préserver des insectes et aussi pour donner à leur physionomie un aspect féroce.

Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué des différences profondes dans la structure de l'indigène de l'Amérique du sud. Parfois il offre, comme l'Apiacas, les formes sveltes et droites de l'homme de race caucasique; mais le plus souvent, il est massif, trapu, comme le Guaycurus, le Guanas, le Bororos, le Parécis, etc. Ses épaules et sa poitrine sont larges, tandis que ses pieds et ses mains sont d'une délicatesse extrême. Ses yeux petits et ronds sont enchâssés dans une tête carrée et grosse, tout à fait particulière au type indien.

La taille de l'Indien de l'Amérique du sud, et en particulier de Mato-Grosso, varie suivant les tribus. Elle est d'ordinaire élevée chez les hommes et proportionnellement moyenne et même petite chez les femmes. Mais elle ne dépasse pas en hauteur, même pour les Patagons que j'ai vus, et que l'on donne pour des géants, le niveau de l'homme européen, et elle ne descend pas non plus, pour l'exiguïté, plus bas que la petitesse des Chiquitos, Indiens de la Bolivie.

La plupart de ces tribus, et en particulier celles encore barbares, se tatouent le visage et le corps. Les teintes et les dessins varient suivant la nation, l'âge, le sexe, et leur servent de marques distinctives. Les traits généraux de l'Indien ne manquent pas d'énergie virile, et révèlent une sorte de gracieuseté

native. Chez les femmes on remarque avec plaisir des grâces instinctives, et l'on sent qu'elles sont capables de sympathie.

J'oubliais des observations essentielles, c'est que ces Indiens ont les yeux obliques, à la façon des Tartares, et que, comme ceux-ci, leur visage est rond et les pommettes des joues sont saillantes. Quant à leur chevelure, elle est très-noire et lisse, ce qui est une autre preuve de leur non-parenté avec la race nègre, dont les cheveux sont crépus et laineux.

Les Indiens ont la barbe et les poils rares. Quelques-uns s'en débarrassent complétement en les arrachant avec des pinces en bois. Leurs traits ne sont point aplatis, et leur nez offre un dessin régulier. Leur bouche, petite et bien proportionnée, laisse apercevoir des dents blanches et aiguës. Ce n'est pas qu'ils n'aient que des canines, mais cette acuité des dents provient d'un limage spécial, qui dénote, au moins, du soin et de la propreté pour cette partie du corps.

Il y a des tribus dont la coupe du visage semble conforme à celle de l'Européen, ainsi l'Apiacas; mais le ton rouge cuivré du teint accuse toujours la race indienne.

Loin d'être climatérique, cette couleur m'a paru être essentiellement organique ; elle varie dans les nuances, mais jamais elle ne perd son caractère propre. Elle pâlit et disparaît même durant le temps d'une maladie grave.

D'après cet examen de la constitution extérieure de la race indienne sud-américaine, il est possible de préciser ses aptitudes générales. Le front bas et voilé dénote la ruse. Les vicissitudes de la vie errante et sauvage développent merveilleusement la finesse des sens. Sa large poitrine et ses vastes épaules, son col fluet, ses narines démesurément dilatées, ses yeux petits et vifs, ses oreilles plus minces que des feuilles d'arbre, épanouies et presque détachées de la tête, sont des organes appropriés à une continuelle mobilité, mais obéissant bien plutôt à l'instinct animal qu'au sentiment moral ou qu'à une impulsion intellectuelle quelconque.

Ainsi dépourvu du génie actif, l'Indien ne se meut et n'agit que sous l'empire du besoin. Tant qu'un besoin ne le stimule pas, il dort ou il joue, et vit éternellement plongé dans une torpeur hébétée qui communique à l'ensemble de sa physionomie, à sa démarche, à ses gestes, un je ne sais quoi de morne et de froid qui tient à la fois de l'être humain et de la brute.

A travers les savanes du désert et sous les dômes majestueux des forêts vierges, j'ai vu souvent des groupes d'Indiens défiler devant moi. Longtemps j'ai vécu isolé et perdu au milieu d'eux ; j'ai pu les examiner à loisir. Tous m'ont paru satisfaits dans leur inertie, et heureux dans leur paresseuse existence.

Cependant, à la vue de l'homme civilisé, on remarque qu'un éclair d'intelligence apparaît sur

leur front. Ce n'est peut-être là que l'éveil de la sensibilité naturelle au sauvage. Mais soit intelligence, soit instinct, le phénomène que je signale est réel, et tous les voyageurs l'ont observé comme moi.

Indépendamment de la constitution organique, l'Indien doit donc posséder et possède en effet des aptitudes diverses, encore à l'état latent, susceptibles de développement par l'éducation et l'instruction.

Malheureusement l'une et l'autre lui ont toujours manqué, et c'est ce qui explique l'engourdissement de son intelligence. A part l'ouïe et la vue, qui sont les deux facultés extraordinairement développées en lui, tout est ténèbres en l'esprit de l'Indien.

Quoi qu'il en soit, l'Indien de l'Amérique du Sud peut, par ses aptitudes, être classé immédiatement après la race blanche, bien avant la race jaune, et surtout avant la race nègre.

Quant à sa foi religieuse, elle est d'une simplicité primitive. L'Indien du sud Amérique croit en la domination de deux esprits, l'un bon, l'autre méchant. Par instinct ou par habitude, c'est toujours le mauvais génie qu'il invoque. Le bon génie, selon lui, fait le bien sans qu'on le lui demande, et le mauvais n'a pas d'empire sur ses arrêts éternels. Il peut, lui, ne pas faire le mal, quand on réclame miséricorde. Il y a, dans cette croyance, le germe de l'infinie bonté du Dieu du christianisme.

Ces Indiens n'ont donné aucun culte extérieur à leur foi. Ils reportent leur admiration ou leur ter-

reur aux objets visibles. Leurs Pahy ou Pagès (prêtres, sorciers ou guérisseurs de maux) jouissent, dans la forêt, d'une incontestable autorité en raison précisément de l'interprétation qu'ils donnent aux événements qui frappent ces Indiens. Cependant cette autorité ne va pas plus loin.

Le cacique est toujours le chef de la tribu et celui dont l'autorité est souveraine.

Les honneurs qu'ils rendent aux morts feraient croire qu'ils ont une idée confuse de l'immortalité de l'âme. Les morts, en effet, sont ensevelis avec piété et respect ; on ne les sépare pas de l'arc ni des flèches.

L'Indien de l'Amérique du Sud parle peu. Nous croyons qu'il n'a jamais essayé de tracer sa pensée par écrit. Son langage forme plusieurs dialectes; les principaux sont le guarani, le quicendié, le quichoa.

Malgré les différences radicales qui existent entre ces dialectes, il est étrange de les entendre parler sur des points fort éloignés. Pas un n'a subi d'altération par le contact d'idiomes étrangers. Le changement de dialecte constitue, pour ainsi dire, le changement de tribu.

Expression des sentiments de l'Indien, la musique se réduit à deux ou trois notes, et ne peint le plus souvent que la plainte monotone ou la colère insensée. Elle réussit à imiter, avec une rare perfection, les cris des bêtes féroces et le chant des oiseaux.

Leurs danses sont d'une monotonie et d'une lenteur désespérantes. Parfois, cependant, ils exécu-

tent, quand les passions les emportent, de véhémentes pantomimes.

L'Indien à l'état sauvage vit tout nu; ceux qui se trouvent en contact avec les Européens s'enveloppent d'une étoffe d'une seule pièce. Ils sont toujours d'une décence remarquable dans leur innocente nudité.

Le mariage existe parmi eux et consiste en une simple demande au cacique ou chef de la tribu. Le divorce est soumis à la même règle que le mariage. Les Indiens n'ont d'ordinaire qu'une femme à la fois, et celle-ci peut devenir épouse dès qu'elle offre les premiers signes de la nubilité; on ne demande au jeune Indien que des preuves de courage. Pour quelques tribus, comme les Guatos, les Bororos, il faut avoir tué au moins un tigre. Chez d'autres, comme les Apiacas, il est obligatoire à celui qui veut prendre femme de laisser, pendant un certain temps, sa main dans une fourmilière. On ne rencontre la polygamie que chez les Guatos.

La femme est l'esclave de l'homme; elle est chargée de tous les travaux et du soin de traîner sur son dos tout le matériel dont l'Indien se sert pour la guerre, la chasse et la pêche. La prostitution ou un mariage étranger sont permis aux jeunes filles, pourvu qu'on formule une demande au cacique. L'Indien a le droit de tuer la femme adultère, à moins que le divorce ne soit prononcé par le cacique.

L'homicide est le seul crime puni. Le meurtrier est livré aux mains des parents de la victime, qui

l'assomment à coups de massue et ensevelissent son corps. Après cette exécution, les deux familles doivent se réconcilier immédiatement. Il y a ordinairement cas de guerre quand les familles appartiennent à des tribus différentes et qu'on ne veut pas livrer le meurtrier.

Leurs vertus sociales sont l'amour de la famille et un respect touchant de l'hospitalité.

Ils sont peu ou point sujets aux infirmités et aux maladies, surtout aux maladies chroniques. Le pahy déclare-t-il un mal incurable, quand même il se tromperait, la famille brise sur l'heure la tête du malade, attendu, dit un de leurs proverbes, que mieux vaut mourir que souffrir.

Les conquérants ont jugé les Indiens comme impropres au travail. Je ne suis pas de cet avis ; j'ai remarqué, au contraire, que les Indiens sont de très-habiles ouvriers, qu'ils travaillent plus vite, plus longtemps et mieux que les nègres, par exemple, et qu'ils pourraient leur être avantageusement substitués pour les soins à donner aux cultures tropicales, le sucre, le café, le riz, les épices, la vanille, etc.

Oui, les Indiens sont plus robustes, plus intelligents, plus malléables que les nègres. Le jour où on les appellera à la civilisation et à la liberté, à la liberté surtout, ils se décideront à se rendre dans les centres de population pour louer leurs bras, et ils feront d'excellents travailleurs, des citoyens utiles et reconnaissants. Ils ont une qualité du cœur qui les

rend aptes à la civilisation, et dont les nègres sont presque tous dépourvus, l'amour de la famille. Cet amour de la femme et de l'enfant est le seul rayon que Dieu a laissé descendre dans l'âme de l'Indien, et je suis convaincu que ce rayon divin, un jour, sauvera cette race.

II.

L'histoire des nations primitives de l'Amérique du Sud a été en général négligée par les écrivains qui se sont plus préoccupés des conquérants que des indigènes. Le peu qu'ils en disent est empreint d'erreurs au milieu desquelles on démêle difficilement la vérité. Les rares écrits sur la chorographie de la province brésilienne de Mato-Grosso mentionnent l'existence de soixante-dix nations d'indigènes.

Il résulte des recherches que nous avons faites dans les plus anciens documents, ainsi que de nos propres observations, que beaucoup de ces nations n'existent plus. Cependant les noms qu'elles portaient ont été conservés par la tradition.

Nous allons les énumérer.

Les Guanhan'as, les Cuchipos, ont laissé leur nom à la rivière sur les bords de laquelle s'arrêtèrent les premiers conquérants et où ils bâtirent l'église de San-Gonçalo; les Payaguas détruisirent, en 1725, une expédition portugaise à l'embouchure du Harez, et quelques descendants ont survécu et se voient encore à l'Asuncion (Paraguay); les Guaraparès, les

Xiriquanos habitaient les environs de Santa-Cruz de la Sierra et les Cambas, vivaient dans la même région, à l'ouest du rio Paraguay. D'anciennes relations de voyage ont dépeint les Cambas comme très-hospitaliers et adonnés surtout à la navigation. Les Cabahibas, enfin, peuplèrent la contrée nord de la rivière Arinos. Ceux-ci se sont confondus dans les Apiacas, avec lesquels ils avaient, du reste, de grandes analogies par les coutumes et les mœurs.

Les Guaritarès ou Guaraparez furent jadis répandus sur le versant septentrional de la serra des Parécis, entre les rivières Candéas et de Camararès, cette dernière ainsi dénommée à cause de la nation qui, plus tard, fut absorbée par les Parécis.

Les Mbayás dont on a perdu les traces vécurent sur le rio Jaurú où ils se trouvaient encore lorsque furent tracées, en 1754, les limites entre l'Espagne et le Portugal. On signale dans la relation cette particularité de leurs usages, de se servir d'une massue spéciale, appelée *macanná*, laquelle ne se retrouve nulle part.

Les Chiquitos, aujourd'hui retirés en Bolivie, existaient antérieurement sur la rive gauche de l'Ubehy ou Mamoré, ce puissant affluent du Madeira.

Les Xarays étaient fixés aux alentours d'un prétendu lac auquel ils avaient donné leur nom; ce lac, ainsi qu'on l'a reconnu plus tard, n'était qu'une inondation périodique de la rivière Paraguay.

Les Cahans ou Cayabavas vivaient au milieu des forêts de Igatimy, Escopil, et Miammaya, sur la con-

trée qui avoisine la République du Paraguay à laquelle ils ont été annexés. Ceux-ci menaient la vie errante. Ils paraissent avoir soutenu de terribles guerres contre les Guaycurús, habitants des plaines et habiles dompteurs de chevaux. Dès l'époque la plus reculée, les Cahans s'étaient réunis dans des aldéas. Ils se tatouaient le corps avec le roucou. Ils se perçaient la lèvre inférieure, à l'instar des Botocudos de l'Amazone, pour y placer un cylindre de bois, d'os, ou de résine transparente; ces cylindres étaient rivés, dans la partie supérieure, au moyen d'une petite cheville. Leurs arcs et leurs flèches étaient armés d'os et de dents de porc sauvage.

Les Carijos, auxiliaires de la nation qui découvrit Cuyabà, se trouvent encore en petit nombre dans la chaîne de montagnes de Oiro-Branco, province de Minas-Géraes, et dans la province de Santa-Catarina, au nord de Cannanéa.

D'autres nations d'indigènes beaucoup plus nombreuses, signalées par les voyageurs aux époques reculées, sont maintenant tout à fait inconnues.

Ainsi dans le vaste district de Camapuan, les Amambuhy, tribu éteinte de Guaycurús, ont laissé leur souvenir dans une chaîne de montagnes qui porte leur nom.

Dans le district de Mato-Grosso, les Parys, les Tapirapuans et les Tapicatas ont donné leur nom à deux rivières et à une chaîne de montagnes. Enfin les Ababás, les Lambys et les Urucurunys dont différentes rivières des plaines des Parécis ont gardé le

nom, ont totalement disparu, ainsi que les Chaynez dans le district de Cuyabà. Des cruels Curibocas, il ne reste plus que le souvenir impérissable de leurs atrocités.

Dans le district de Juruéna, ont habité et se trouvent peut-être encore les Pammás, indiens presque blancs, que l'on voyait autrefois sur le rio Madeira; les Tamarès sur le rio Juyna. Les Paccahas, qui doivent être les Pacéas de nos jours, et enfin plus au nord, sur le Juruéna, les Sarummas et les Uhayhás.

Dans le district des Arinos nous pouvons signaler les Mambarès qui fréquentaient les rives de Taburuhyba et les Cabahybas qui ont été absorbés par les Apiacas.

Les Tapajos se sont retirés dans l'intérieur, vers le nord, sur la rivière de ce nom.

Dans le district de Toppiraquia, on trouvait jadis les Guapindayas, les Tappiraquès ou Tappirapès dont une immense forêt porte le nom, et, pour terminer, les Ximbinas ou Ximbiuás et les Aracys ou Araes, qui sont confondus avec les cruels Ararás.

Il est probable que toutes ces nations d'Indiens qui ne sont plus, après avoir été refoulées ou dispersées par la race conquérante, se sont perdues, ainsi que certains fleuves dans les déserts de l'Afrique, au sein des terrains immenses compris dans le triangle nord-est de la province de Mato-Grosso, entre le rio Tapajos et le rio das Mortes, territoires

dont l'étendue est estimée à plus de 2,000 kilomètres carrés.

Si nous n'avons rien de précis relativement aux nations indiennes que nous venons d'énumérer, nous ne manquons pas, du moins, de notions sûres sur celles qui se trouvent encore dans la même province de Mato-Grosso. Celles-ci ont toutes des manières de vivre et d'agir différentes. Elles seront l'objet des pages qui vont suivre.

III.

Le nombre des tribus indiennes de la province de Mato-Grosso, sur lesquelles nous avons recueilli des indications aussi positives et aussi exactes que possible, s'élève à trente-trois. Le nombre de ces Indiens peut être évalué à plusieurs millions.

Étudiées au point de vue général, ces peuplades ont les habitudes nomades; elles sont plutôt portées à fuir le contact des voisins civilisés qu'à nouer avec eux des relations de commerce ou autres, mais dans des proportions diverses comme nous le verrons. Bandes pillardes, pour la plupart, qui harcellent les habitations isolées et se jettent sur les embarcations qui transportent les marchandises entre la ville de Mato-Grosso et celle de Diamantino à destination de la province des Amazones, de même qu'elles harcellent les caravanes se dirigeant vers la province de Goyaz et l'intérieur du pays.

Certaines tribus, en trop petit nombre, il est vrai, ne se refusent pas absolument à s'aboucher avec les

étrangers et habitants civilisés, pour acheter ou pour vendre des produits, mais sans qu'elles abandonnent la vie d'aventure qui est leur élément.

Il en est enfin qui ne répugnent pas à accepter une existence sédentaire. Celles-là sont réunies en groupes sous le gouvernement patriarcal de caciques qui, de longue date, les ont façonnées aux mœurs de la famille et les ont dirigées vers la culture du sol. Elles sont d'ordinaire formées en aldéas et occupent le voisinage des centres de population brésiliens, dont elles alimentent le commerce et l'industrie.

Il convient de noter que les aldéas d'Indiens de la province de Mato-Grosso, ne sont pas dans les mêmes conditions que celles des autres provinces brésiliennes, qui, elles, déjà incorporées par le peuple conquérant à l'empire, se confondent avec lui et jouissent également des immunités accordées au droit de citoyen. Les Indiens du nord-ouest du Brésil, ont conservé leurs usages; ils ne reconnaissent que l'autorité du cacique. L'administration locale brésilienne vis-à-vis de laquelle ils sont tenus au respect, n'exerce sur eux aucune influence, aucune autorité directe.

Ainsi, les unes sauvages et dangereuses, les autres déjà touchées par la civilisation, les dernières laborieuses et industrieuses; telles nous ont apparu les diverses tribus Indiennes qu'on rencontre dans l'immense province de Mato-Grosso. Elles peuvent donc se diviser en trois classes distinctes en raison

de leur langage, de leurs habitudes et de leurs caractères. Nous allons les passer en revue dans l'ordre d'idées que nous venons d'indiquer.

IV.

Tribus sauvages et anthropophages.

Les tribus qui toujours sauvages conservent encore des appétits plus ou moins anthropophages, au nombre de dix, sont dans l'ordre alphabétique des noms : les Ararás, les Barbados, les Cabixis, les Cajabis, les Cauterios, les Mequens, les Nambiquarès, les Pacéas ou Paccahas, les Senabès et les Tepanhunès.

Ararás. — Les Ararás sont une nation qu'on peut évaluer de dix à quinze mille individus, et qui habitent, disséminés par groupes, non loin du Rio-Madeira, près du Rio-Jamari et un point dit Serra des Ararás dans la province de Minas-Geraes. D'une cruauté et d'une barbarie excessives, ils tuent et ils dévorent leurs prisonniers. La piraterie ou la guerre est pour eux une habitude, un besoin, une nécessité instinctive et cruelle. Égorger un être vivant et le dévorer est pour eux un plaisir. Aussi sont-ils, avec raison, redoutés et évités par les voyageurs et par les tribus voisines. Disons cependant que nous avons pu nous en approcher sans accidents, grâce à une extrême prudence et par suite d'un service rendu à l'un d'eux. Les tatouages, dont ils se couvrent le corps et le visage, peuvent bien inspirer crainte et

effroi au voyageur le plus courageux. Leur langue me paraît être un dialecte du quicendé.

Barbados. — Les Barbados, moins nombreux que les Ararás, sont quatre ou cinq mille environ, vivant d'ordinaire dans la plaine qui s'étend au pied de la Serra des Parécis. On les rencontre aussi le long du Rio-Vermelho, l'un des premiers affluents du Paraguay, et parfois ils se répandent jusqu'aux portes de la petite ville Diamantino.

Ces Indiens ne sont pas aussi cruels, ni aussi redoutables que les précédents, ni que plusieurs de ceux qui vont suivre. Les armes à feu les terrifient; ils sont timides de caractère. Ils sont les seuls qui conservent la barbe, bien que rare. Leur genre de vie habituelle, c'est la chasse et la pêche, la recherche des fruits et la culture très-restreinte de quelques bandes de terre fertiles aux bords des rivières. Leur industrie est nulle, ils n'élèvent aucun animal domestique.

Pacifiques et même poltrons, ils fuient toujours le danger; aussi sont-ils rarement en guerre avec leurs voisins, qui leur donnent souvent la chasse. Bien qu'ils aient été jusqu'ici réfractaires à toute civilisation, il ne me paraît pas totalement impossible de la leur faire accepter, avec le temps et une habile prudence. Ils parlent le guarani.

Cajabis. — Quant aux Indiens Cajabis, on les dit très-nombreux. D'aucuns les évaluent à dix ou quinze mille. On les trouve épars sur le Rio-Parnatinga et principalement dans le haut de ce fleuve, en

un endroit fort vaste appelé la *Cascade*. On manque de renseignements précis sur leurs mœurs, mais on les dépeint généralement comme très-féroces et très-agressifs, surtout à l'égard des Baccaïris, leurs voisins dans les parages agrestes qu'ils habitent.

Cambixis. — Les Cambixis que l'on porte à quinze ou vingt mille individus ont anéanti sur leur passage des populations et des villages tout entiers. Ils sont l'effroi du vaste désert de Mato-Grosso, où ils promènent périodiquement le pillage, l'incendie et le meurtre. Les détachements brésiliens ont fort à faire pour contenir cette turbulente, implacable et barbare tribu qui, le plus souvent, se cantonne au nord de la province, occupant les immenses et fertiles plaines des Parécis et les montagnes voisines dans une étendue de plus de cent kilomètres carrés. Leurs tatouages représentent des dessins grotesques et féroces. Leur langue est le quichoa.

Cauterios. — Les Cambixis ont des rivaux dignes d'eux, dans la nation moins nombreuse, mais tout aussi cruelle et féroce des Cauterios. Ces Cauterios qui ont pris le nom de la rivière aux bords de laquelle ils vivent, et qui est un affluent du Guaporé, se tiennent surtout entre le fort de Principé, sur la frontière de la Bolivie et le Rio-Mamoré. On les évalue à quatre ou cinq mille. Ils sont peu agricoles, nullement industrieux, et avant tout portés à piller les centres de population qu'ils peuvent surprendre. Ce sont en résumé des voleurs qu'accompagnent toujours le meurtre et la dévastation. Ils parlent le quichoa.

Méquens. — La tribu des Méquens qui est peu connue, parle, dit-on, un langage analogue aux deux précédentes. On ne sait pas exactement le chiffre d'individus qui la composent, bien qu'on le croie fort peu inférieur à celui des Cauterios. Elle est actuellement retirée sur les confins de la Bolivie, près de la rivière du nom de la tribu même, dans une large plaine qui se trouve entre le Guaréjuz et le Palmella. Nous croyons que les Européens qui ont visité les Méquens sont rares, et ceux qui sont revenus de cette visite sont plus rares encore. Ce sont des anthropophages que les voyageurs respectent, et pour cause.

Nambiquarès et *Tepanhunès.* — Que dire des Nambiquarès et des Tepanhunès, qui semblent une même tribu, sinon qu'ils dépassent en barbarie et en cruauté les Méquens eux-mêmes! La navigation si périlleuse par elle-même de Diamantino à l'Amazone et au Pará, et celle de l'Arinos, sont grandement empêchées par les incursions trop fréquentes de ces hordes de cannibales mille fois plus redoutées que toutes les cascades, effrayantes pourtant, du Rio-Madeira et autres. Il faut, avant d'entreprendre un voyage sur ces rivières, avoir bien soin de se munir d'armes à feu et d'en faire entendre de temps en temps les détonations; sans cette précaution, les caravanes aventureuses courent le risque de périr corps et bien sous les traits des sauvages Nambiquarès et Tepanhunès. Ils s'embusquent dans des gorges profondes au confluent des rivières Arinos et

de Peixe, et de là ils se ruent sur tout ce qui passe. Comme ils sont en force, ensemble au moins vingt mille, ils ont bientôt raison de la résistance des malheureux voyageurs et même des tribus voisines.

Pacéas et *Senabès.*— On ne sait de la tribu Pacéas ou Paccahas et de celle des Senabos qu'une chose, c'est qu'elles se trouvent toutes deux sur les rives du Mamoré, où elles sont généralement redoutées. On croit que ce ne sont même que des divisions de la cruelle nation des Cauterios.

V.

On peut ranger dans la deuxième catégorie des Indiens de la province de Mato-Grosso les tribus qui n'ont pas été tout à fait insensibles à la civilisation. Elles sont au nombre de dix, savoir : les Apiacas, les Bacaïris, les Caripunès, les Cayuas, les Chamococos, les Coroados, les Guaraios, les Jacarés, les Maimbaris et les Parécis.

Apiacas. —La population Apiacas, évaluée à plus de trente-cinq mille individus, habite les rives du Juruéna et est répandue dans les vastes plaines que limite le Rio-Arinos.

Les Apiacas se livrent à l'exercice de la pêche et de la chasse ; mais ils cultivent volontiers le sol ; ils font en outre des échanges avantageux avec les Brésiliens dont ils entendent la langue, bien que la leur soit un guarani incorrect.

Nombreux et braves, ils soutiennent des luttes incessantes provoquées par les Nambiquarès et

les Tapanhunès qui en sont jaloux. Ces attaques, trop réitérées, nuisent beaucoup à leur prospérité, parce qu'elles faussent leurs habitudes tranquilles et les paisibles travaux des champs. A mesure que la civilisation brésilienne l'enveloppera et la protégera davantage contre les incursions des voisins sauvages, cette robuste nation acquerra plus de cohésion et finira par se fondre dans l'empire qui déjà l'enserre et l'attire par la sécurité et les avantages qu'il leur offre, et auquel elle rend déjà de véritables services, en accordant aux voyageurs qui se dirigent vers l'Amazone et le Pará, ainsi qu'à la navigation, une sécurité exempte de toute crainte.

Aussi bien, ce transit procure des avantages réels aux Apiacas. C'est pour eux un débouché important, où ils écoulent le maïs, la batate, le haricot, les mélancias, la farine de mandioque et autres produits de leur industrie naissante, qu'ils fabriquent pour cet objet, comme des hamacs d'une élégante beauté, des tissus de coton qu'ils perfectionnent chaque jour davantage, et des ornements de plumes d'oiseaux d'un incomparable éclat. Ils retirent, en échange, des instruments aratoires, des tissus plus beaux que les leurs, de la quincaillerie, des verroteries pour la parure de leurs femmes.

Cette tribu des Apiacas est l'une des plus intéressantes que nous ayons visitées, et un magnifique avenir lui serait reservé, si le Brésil parvenait à se l'annexer un jour et si elle était à l'abri des incursions de ses sauvages voisins. Alors elle devien-

drait, croyons-nous, une tribu industrieuse, commerçante et agricole entre toutes.

Caripunès. — Non loin du Rio-Madeira, on rencontre les Caripunès. Ils sont de mœurs pacifiques et d'une barbarie douce ; ils sont peu ou point portés au meurtre, mais excessivement enclins au vol. Un grand nombre se louent dans les habitations champêtres, d'autres s'emploient volontiers comme matelots pour le service de la navigation, surtout de Mato-Grosso à l'Amazone et au Pará. Ces derniers sont habiles à conduire les embarcations sur le cours dangereux de ces rivières, dont ils connaissent les passages difficiles qu'ils évitent. On paye leurs services avec des articles de fabrication européenne.

Quelques-uns s'adonnent aussi à la culture du sol. Les branches les plus importantes de leur commerce, sont, avant même les produits de la terre, la salsepareille, le caoutchouc et le guarana.

La plupart comprennent et parlent la langue brésilienne. La propagande religieuse en ferait promptement des hommes dociles à la civilisation.

Cayuas. — La tribu Cayuas se tient habituellement tantôt au bord de la rivière Iguatemy, tantôt sur le haut Paraná. Elle est nombreuse ; on la porte à dix ou quinze mille individus, qui vivent de la vie sédentaire et agricole, et qui passent pour avoir la constance de caractère, qualités dont les autres nations indigènes sont, en général, dépourvues.

Pour échapper à la domination de la République du Paraguay, qui a déjà tenté de l'annexer, la tribu

Cayuas remonte insensiblement du côté du territoire brésilien. Elle occupe actuellement les environs du Miranda, qui sert de débouché à son petit commerce.

Tout porte à croire, qu'avec le temps, les Cayuas finiront par se réunir à l'empire du Brésil, dont le système administratif, tout de douceur, les attire plutôt qu'il ne les repousse et pour lequel ils se montrent déjà accommodants et faciles. Maintenant que la navigation à vapeur touche à des points avoisinant le siége de la tribu, on pourrait tenter des moyens plus actifs de propagande et les amener ainsi doucement à revêtir les mœurs et à accepter les lois des citoyens brésiliens.

Ces indigènes parlent le guarani et entendent le brésilien.

Chamococos. — Au nombre de dix ou quinze mille environ, la nation Chamococos peuple les forêts environnantes de la Bahia-Negra au sud et sud-ouest de Coïmbra.

Ces Indiens vivent isolés et par petits groupes. Ils ne se réunissent que lorsqu'il s'agit de guerroyer contre une peuplade ennemie ou de faire main basse sur un bourg pour le piller.

C'est une race forte, vigoureusement constituée et éminemment apte aux travaux pénibles. L'intelligence des Chamococos est du reste assez peu développée ; mais ce n'est pas qu'ils en manquent absolument. Ils se nourrissent avec les produits de leur chasse et ne s'adonnent pas à la culture du

sol. Ils dressent, cependant, des chevaux qu'ils montent à merveille et à poil, et sur lesquels ils parcourent les immenses forêts, leur domaine. Ils n'ont aucun vêtement proprement dit, et très-peu d'ornementation, qui est toute dans un tatouage grotesque.

Bien que peu laborieux, ils ont une industrie qui consiste à tresser avec des écorces d'arbres, une sorte de havresac dans lequel ils déposent leurs provisions et qu'ils portent sur le dos.

Il y a, à l'Est des lieux que les Chamococos occupent, une tribu avec laquelle ils font constamment la guerre et dont l'origine paraît se confondre avec la leur. Évidemment ce sont deux fractions de la même tribu, divisées par des querelles lointaines et irréconciliables. Leurs haines sont telles, que jamais il n'y a d'échange de prisonniers entre elles. Au surplus, l'une et l'autre manquent de l'instinct de la famille, puisqu'elles troquent les enfants contre des instruments tranchants, des tissus de coton, un simple cheval, toutes commodités que leur procurent les Guaycurus et les Guanas leurs plus proches voisins.

Peut-être à cause de la facilité de ces trocs barbares qu'ils trouvent auprès des nations environnantes, et aussi par le fait de leur paresse, les farouches Chamococos n'ont pas des mœurs guerrières trop prononcées. On n'a pas à redouter leurs agressions.

Un petit nombre se hasardent, une ou deux fois par

an, à aller aux villes de Albuquerque ou de Coïmbra pour pratiquer des échanges ; mais ils n'y font jamais qu'un court séjour, et ils s'empressent de regagner leur territoire. Par suite de ces voyages, quelques-uns d'entre eux comprennent le brésilien ; le plus grand nombre ne parle et n'entend qu'un langage encore vaguement défini, mais qui se rapproche de la langue générale des autres tribus, le guarani.

Une particularité, c'est qu'ils sont très-portés à l'ivrognerie, et ils se montrent très-friands d'eau-de-vie. Pour un verre d'eau-de-vie, ils vendraient père, mère et enfant. Il convient d'ajouter qu'en outre de ce péché de prédilection, le vol leur est familier. On sent dès lors qu'ils ne sont pas d'une agréable fréquentation.

Coroados.—Le poëte brésilien Jose de Santa-Rita Durâo, qui a décrit avec une grande variété de coloris, les diverses nations autochthones de l'Amérique du Sud, a consacré à la nation des Coroados une page curieuse que nous devons citer ; car elle est encore ce qu'elle était en 1780, mais elle a été refoulée de la province de Rio de Janeiro et de Minas Geraes.

On ne trouve plus aujourd'hui ces Indiens que dans les provinces de Goyaz et de Mato-Grosso, où ils atteignent encore le nombre de plus de 50,000.

Le passage suivant qu'on lit dans le poëme *Caramuru*, roman épique très-remarquable digne de rivaliser avec les morceaux les mieux touchés de Cooper, peint ainsi les armes, les usages et les coutumes des Coroados. C'est à notre avis un tableau

parfait de couleur et de réalité susceptible d'exciter l'émotion et l'enthousiasme, surtout dans les épisodes des guerres et des combats sanglants que les indigènes se livrent entre eux.

« Mais quand tout fuyait avec terreur, le brave Coroados *Jacaré* se jette à l'encontre ; Jacaré qui, s'il combattait les tigres, n'en trouverait pas un qui pût le vaincre. La troupe du tupinambas Jararaca, tremble à la vue de l'arrogant barbare qui, couvert d'une peau de panthère, rugit avec plus de fureur que cette bête féroce.

« Ils se considèrent l'un l'autre ; ils laissent tomber leur masse ardente avec un cri sauvage ; leurs brutes soldats répondent par des clameurs. *Jacaré*, dans un grand combat, pare un coup terrible qui l'eût fendu en deux, et, pendant que Jararaca se détourne, brise sur le sol la massue dont il le frappait.

« Le Coroados, furieux, ne se peut contenir davantage ; pareil au tigre, quand il bondit, il fond impétueusement sur l'ennemi : l'un sur l'autre, avec les mains, ils s'attaquent, ils se défendent ; impossible de distinguer le plus fort : sans bouger, en cercle la tourbe des faibles les contemple luttant tous deux, dans une affreuse étreinte, pied contre pied, mains contre mains, bras contre bras.

« Mais dans la suite de la lutte, l'infortuné Jacaré glisse sur la terre humide de sang ; pourtant, opiniâtre, il ne lâche point son adversaire ; ils se roulent l'un l'autre sur le sol, se servant de leurs

dents, de leurs poings jusqu'à ce que Jararaca lui porte un coup qui lui brise le crâne, et le malheureux expire. »

Après cette énergique peinture, la description d'une aldéa de Coroados réjouit la vue et charme l'esprit.

« Dans un site agréable, est un lieu entouré à la ronde de troncs d'arbres immortels ; naturelle barrière qui en interdit l'accès à quiconque y veut pénétrer ; au centre, s'ouvre une vaste plaine, où, bâtissant à la mode du pays, avec des troncs d'arbres, de la terre détrempée, des branchages, des lianes, des roseaux, on a formé en carré huit cabanes.

« Ces cabanes, d'une étendue considérable, sont établies en lignes parallèles ; plus grandes sur les côtés que spacieuses, elles n'ont ni murailles, ni belles colonnes ; un angle à leur faîte constitue leur beauté. Couvertes de feuilles jaunes de palmiers, elles s'appuient contre des arbres grands et magnifiques et peuvent contenir six cents à mille individus. »

En ne tenant compte qu'à demi des artifices de cette belle langue poétique, on trouve que les Coroados sont des barbares, auxquels le courage fait rarement défaut, mais, aussi, qu'ils sont de mœurs très-violentes, excessivement vindicatifs et fort portés au meurtre. Ils assaillent hardiment les caravanes entre Cuyabá et Goyaz, sur l'unique route qui relie ces deux centres, et principalement au milieu de l'épaisse forêt que l'on est obligé de tra-

verser pour se rendre à Rio de Janeiro, après un voyage par terre qui ne dure pas moins de six mois. Les Coroados fréquentent en outre, assez ordinairement, le bas du San-Lourenço et du Taquari, où ils sont toujours l'objet de justes craintes, quoique un poste de troupes brésiliennes ait été placé au centre de ces forêts pour surveiller ces solitudes et protéger les voyageurs. Il n'y a, cependant, à travers ces étendues, aucune habitation ; tous ceux qui ont voulu s'y établir, ont dû s'enfuir, cédant à la terreur qu'inspirent les Coroados, quand ils n'en ont pas été les victimes. Souvent, en effet, l'incendie des habitations et des plantations et le massacre des colons, ont attesté l'insécurité de ces parages, et la barbarie sanguinaire des Coroados.

Toutes les battues organisées contre ces pirates des forêts vierges de l'Amérique du Sud, malgré l'effroi que leur inspirent les armes à feu, n'ont pu aboutir à empêcher le retour de ces implacables atrocités. Je suis convaincu que quelques missionnaires chrétiens, armés seulement de courage et de douceur, feraient plus pour ramener au giron de la civilisation cette fière peuplade, que la force des baïonnettes, et que les injonctions de la loi. Leur caractère, analogue à celui des indiens Bororos, aujourd'hui à moitié civilisés, se prête d'ailleurs à la persuasion, et la mansuétude d'un faible prêtre agira toujours efficacement sur l'esprit naturellement hautain de ces bandes insoumises.

Guaraios. — Nous avons peu de chose à dire des

Guaraios, car à peine au nombre de cinq ou six mille ces indiens établis sur la rive occidentale du Guaporé et vers les limites de la Bolivie, ne sont autre chose qu'un rameau de la tribu à moitié civilisée des Mojos, qui est à peu près incorporée dans le giron bolivien. Ceux qui habitent le Guaporé parlent le quichoa et sont de mœurs douces et paisibles ; ils cultivent le sol, bien que la chasse leur soit familière ; ils sont en rapport avec les populations avec lesquelles ils trafiquent constamment, et auxquelles ils empruntent volontiers des coutumes.

Jacarès. — Que dirons-nous des indiens désignés sous le nom de Jacarès, nom qui ferait supposer que ce n'est qu'un démembrement des Coroados ? Si nous les mentionnons séparément, c'est que les Jacarès sont bien plus près de la civilisation que les Coroados ; c'est qu'ils sont de mœurs plus douces, plus hospitalières, et que leur commerce habituel avec les populations civilisées, ne permet pas de les confondre. Au nombre de quelques mille seulement, ils habitent les rives du Mamoré, vers l'ouest, jusqu'aux rives du Madeira. Si la chasse et la pêche sont dans leurs habitudes, ils travaillent le coton, et la culture du sol leur est familière et leur permet un commerce assez étendu, et d'autant plus utile pour les caravanes qui hantent ces contrées, que partout dans le voisinage ils sont entourés de tribus sauvages et barbares.

Parécis. — Nous réunissons dans cette tribu les Baccaïris et les Maimbaris, qui n'en sont que des

rameaux. Les Baccaïris peuvent compter cinq mille individus divisés en différents groupes, occupant les hauteurs du Rio-Partinga, et les sources de l'Arinos. Éminemment pacifiques et même timides, car la fuite est leur ressource contre les attaques des autres tribus comme les Baquéos, les Tepanhunès et les Cajabis, les Baccaïris cultivent le sol avec avantage, sans négliger la chasse et la pêche, qui sont habituelles à tout indigène. Ils ont des instruments aratoires artistement faits avec le bois dur, le silex et le fer qui existe en abondance dans ces parages. Ils tissent admirablement bien le coton et autres plantes textiles, et l'on peut dire que leur industrie offre un développement considérable, ce dont profite avec avantage leur commerce avec les habitations et les villes voisines. Une dame, Feliciana Guératine, est un témoignage de ce que l'on peut obtenir d'eux par la persuasion et l'exemple. Cette dame, après avoir planté une habitation fort avant dans la forêt, est parvenue à se les attacher et à en faire des serviteurs actifs et zélés, de sauvages et même cruels qu'ils étaient naguère.

Les Maimbaris triplent bien, quant au nombre, la tribu proprement dite des Parécis, dont, du reste, ils conservent comme les précédents les mœurs, les coutumes, les usages et le langage. On n'a jamais essayé de la persuasion pour les réduire, cependant ils y sont très-accessibles ; il est vrai qu'il faut une grande abnégation des commodités de la vie, pour aller s'interner dans ces régions abruptes et dangereuses.

Les Parécis, proprement dits, au nombre de cinq ou six mille, disséminés en divers groupes dans les gorges de la chaîne de montagnes qui porte leur nom, et où ils ont régné en souverains redoutés, s'étendent encore dans les plaines des Parécis, depuis les environs de Villa-Diamantino, jusqu'aux portes de la ville de Mato-Grosso.

Ces indiens, habiles chasseurs, cultivent le sol et font un commerce considérable de manioc, maïs, batates, riz, haricots et bananes. Mais c'est surtout le tabac et le coton qui font leur principal trafic. Ils font des hamacs d'une beauté remarquable. Ils n'élèvent aucun animal domestique, et jamais ils ne mangent la viande de bœuf, qui est pourtant très-abondante; car ces animaux vivent dans les parages à l'état sauvage, et leur reproduction est prodigieuse. Ces Indiens ont une grande défiance de la civilisation, dont les propagateurs, ne sont pas sans reproche à leur égard. Souvent ils ont été trompés par ceux qui se sont donné la mission de les civiliser; d'où leurs sentiments de haine et de vengeance, souvent exprimés par des actes plus ou moins préjudiciables. Cependant, il arrive souvent aux Parécis de se louer aux Européens pour la recherche de l'ipécacuanha et de se mettre en relation avec les peuplades et les villes du voisinage. Ils font assez volontiers des apparitions dans ces villes pour en obtenir des instruments de culture, des vêtements, des objets de quincaillerie, des couteaux, des haches, en échange de peaux, de tissus de coton, hamacs cordes, plumes, tabac, etc. Leur

tabac jouit, dans la province, d'une juste réputation.

Jamais ils n'attaquent ouvertement les populations du voisinage. On a cependant lieu de croire qu'ils se sont quelquefois unis aux Cabixis pour commettre des pillages et des hostilités. Il fut un temps, où ils étaient en guerre continuelle et acharnée contre ces mêmes Cabixis et les Maimbaris. Ces guerres leur ayant été désastreuses et exterminatrices pour les uns et les autres, ils semblent maintenant vouloir vivre en paix avec eux et tous leurs voisins.

Nous ne les croyons pas incapables de civilisation, mais on n'a pas encore tenté ce qui serait nécessaire pour en faire des citoyens utiles. Puisse un zèle ardent les prendre un jour en considération.

VI.

Il nous reste à parler des Indiens qui ne sont pas absolument sauvages, ou plutôt de ces indigènes qui laissent pressentir en eux une tendance, hélas! bien lointaine, à accepter les bienfaits de la civilisation. Ils sont encore insoumis, rebelles, plus ou moins livrés en un mot à tous les instincts de la plus grossière bestialité. Mais, à bien les étudier, on voit disparaître l'anthropophage, et l'on découvre en germe, dans leur âme, les éléments qui les rendront, un jour, capables de régénération.

Ce sont les Bororos, les Cayapos, les Guanas, les Guatos et les Guaycurus comprenant les rameaux

Béaquéos, Cataguéos, Guachis, Guatiadéos, Layanas, Quiniquinaüs et Terrenas.

Bororos. — Les Indiens Bororos forment deux tribus principales. L'une occupe les confins de la Bolivie, aux environs de Salinas, non loin du Marco du Jaurú, l'autre se tient sur la rive droite du Paraguay, en territoire brésilien, près de l'Excalvado. De là l'appellation qu'on leur donne, Bororos da campanha, Bororos cabaçaes.

Les premiers (Bororos de la campagne), au nombre de 1,800 à 2,000, s'adonnent modérément à la culture du sol. Ils récoltent cependant du maïs et de la mandioque en quantité suffisante pour suffire à leurs stricts besoins. Ils ont quelques rapports avec les Boliviens.

Les seconds (Bororos cabaçaes) ont un renom de cruauté qu'ils ont d'ailleurs bien mérité. Établis sur les bords du Rio-Cabaçal dont ils tirent leur nom, ils harcellent habituellement les voyageurs qui font la route de Cuyabá à Mato-Grosso, route qui n'a pas moins de 150 kilomètres de longueur. Le long de tout ce parcours ils dominent en maîtres, au nombre de 8 à 10,000.

Naguère encore on disait d'eux, avec raison, ils pillent, ils volent et ils tuent sans pitié ni merci. Ils sont la terreur de la contrée. Ils n'ont d'autres moyens d'existence que la chasse et la pêche. Ils n'ont aucune industrie qui leur soit propre. Mais, en 1842, un prêtre de la paroisse de Mato-Grosso, le Rév. P. Jose da Silva Frega, se dirigea seul et

désarmé ou plutôt armé de la seule croix du Christ, au milieu de cette horde barbaresque, qui respecta les jours du missionnaire; elle fit plus, elle l'écouta. Dès 1843, ce sublime dévouement commença à porter ses fruits. Ces Indiens, en majeure partie, acceptèrent de se réunir en aldéas sur l'embouchure du Jaurú. Ils sont aujourd'hui à demi civilisés. Leur barbarie s'est adoucie, ils sont devenus humains et sociables. La mort n'a pas permis au zélé missionnaire de terminer leur régénération ; mais si quelque vaillant cœur continuait l'œuvre difficile et encore pleine de périls de l'intrépide Silva Frega, point de doute que les Cabaçaes perdraient bientôt leurs habitudes sauvages, ressentiraient peu à peu du goût pour la culture du sol, et, au bout de quelques années, se livreraient à des échanges avec les étrangers.

Le Père Silva Frega est mort en 1850. Personne encore n'a osé reprendre la dure tâche de ramener au bien les Bororos indomptables. Que Dieu suscite un second Silva Frega, et les Bororos sauvages pourront devenir d'utiles laboureurs.

Cayapos. — Ces Indiens, qui ne sont qu'un démembrement des anciens Coroados, ont été refoulés des rives de l'Atlantique jusque sur les bords de l'Araguay où ils habitèrent longtemps. Dans ces derniers temps, pourchassés par les Coroados et d'autres tribus de l'intérieur, ils sont venus s'établir dans les parages qu'arrosent le Paraná, le Parnahyba, et vers les sources des rivières San-Lourenço et Taquari. Leur nombre, considérablement dimi-

nué, s'élève encore à quatre ou cinq mille individus, séparés en différentes aldéas sur les rives du Piquiri et dans les plaines du Parnahyba que traverse le chemin de Cuyabá à Saint-Paul.

La Cayapos aiment la chasse et la pêche par-dessus tout ; néanmoins ils se livrent à la culture du sol, qui est extrêmement fertile dans les parages qu'ils occupent. Ils élèvent quelques animaux domestiques, principalement le bœuf et le cheval. Ils se louent facilement dans les habitations voisines pour toutes sortes de travaux.

Ils semblent aller au-devant de la civilisation qui ne fait aucun effort pour les recevoir. En voyant cet abandon dédaigneux, combien de fois ne m'est-il pas venu à la pensée de déplorer les sommes énormes, inutilement jetées à la colonisation étrangère, pour n'appeler à soi que quelques rares colons, tandis que le Brésil a dans son sein de si nombreux et de si utiles colons naturels, qui ne demandent qu'un peu d'aide et de protection pour conquérir à peu de frais l'instruction du citoyen.

Cependant, si l'on n'y prend garde, l'instinct sauvage se développant, ils auront bientôt repris leurs appétits primitifs et barbares.

C'est à vous, qui avez pour mission l'instruction des peuples et le développement de la foi, qu'il appartient de jeter un regard salutaire sur ces misérables parias, enfants dociles des forêts.

Guanas. —Quatre groupes principaux composent cette vaste tribu qui ne compte pas moins de cinq

à six mille individus, réunis en aldéas plus ou moins nombreuses, dont deux des principales existent, l'une auprès d'Albuquerque et l'autre sur la rive droite du Cuyabá, à peu de distance de la ville capitale de la province.

Ils sont doux, pacifiques et hospitaliers. Un grand nombre sont déjà baptisés, mais ils sont sans instruction religieuse aucune. Leur religion, mélange d'un catholicisme sauvage et grotesque, a pourtant un culte, ce que ne possède aucune des tribus entièrement sauvages, mais ce culte n'est ni chrétien ni païen : c'est le culte de l'ignorance brutale et sauvage, réclamant l'homme de foi qui l'éclaire. Ils ont une chapelle, mais elle est veuve depuis longtemps du missionnaire qui l'avait élevée dans leur principale aldéas.

Les Guanas cultivent le sol, se livrent à un commerce d'échange. On peut dire qu'ils sont les fournisseurs de Cuyabá ; ils élèvent de nombreux bestiaux. Il est curieux de les voir parcourir la ville avec des bœufs qui plient sous des charges de poissons.

Ils se louent pour toutes sortes de travaux. On les utilise et pour la ville et pour la campagne ; mais c'est surtout pour la navigation du fleuve qu'ils sont spéciaux ; ils font des marins habiles et laborieux.

Ils savent filer, tisser et teindre le coton. Ils en font de très-riches hamacs et différents tissus fort recherchés.

Intelligents et spirituels, ils n'ont qu'un pas à faire, et ils appartiendront à la civilisation.

Guatos. — Les Guatos diffèrent des autres Indiens par un fait essentiel, c'est de vivre pour ainsi dire constamment sur l'eau. On porte leur nombre à cinq ou six mille. Ils habitent entre les 17° et 18° 30' lat. sud, sur la rivière Paraguay et les lacs Gaïba et Uberabá, les jonctions de San-Lourenço et du Cuyabá. Lors des grandes eaux, on les rencontre voyageant sur tous les environs soumis à l'inondation périodique.

Les Guatos vivent isolés ou réunis en petits groupes. Ils s'alimentent exclusivement de chasse et surtout de pêche; ils ne cultivent point le sol. S'ils construisent avec des branches d'arbres et des feuilles de palmiers de petites cabanes, elles sont à peine capables de les abriter contre la pluie et les ardeurs du soleil. Ils passent le jour et la nuit dans leurs canots qui sont fabriqués avec une rare perfection; l'élégance et la legèreté de ces embarcations est vraiment remarquable; ils multiplient ces canots avec le nombre de leur famille. La polygamie existant chez eux, chaque femme a son canot à gouverner; il n'est pas rare de voir un Guatos suivi de cinq, six, dix embarcations portant sa famille et son sérail.

La plupart cependant n'ont que deux ou trois femmes, plusieurs même n'en ont qu'une seule. Ces femmes sont pour ainsi dire esclaves du mari, qui, à l'opposé des autres Indiens, portent la jalou-

sie à l'extrême, et jamais ils ne se dessaisissent de leurs femmes.

Les Guatos se servent de la flèche avec une admirable précision. Ils ont une tactique curieuse dans leur chasse aux tigres, qui pullulent dans les parages qu'ils habitent. Ils se servent de la flèche pour leur pêche qui est une véritable chasse au poisson.

Ils vivent en paix avec leurs voisins, et leurs relations avec les Brésiliens sont fréquentes et amicales. Ils rendent d'importants services aux voyageurs, avec lesquels ils font de nombreux échanges de peaux de tigres et de loutre, ou bien de cire, de rames et de canots, etc., contre des haches, des couteaux et autres instruments, ou bien contre de légères étoffes de coton, du tabac ou de l'eau-de-vie.

Ils se couvrent volontiers d'une chemise et d'un pantalon et les femmes de jupes. Dans leurs transactions et dans leurs rapports avec les civilisés, ils ne se montrent jamais nus.

Le Guatos est franc, loyal, inoffensif, mais il sait montrer son ressentiment et sa vengeance. Une offense ou une injure qu'on lui adresse, reste rarement impunie. Ils ont une passion extrême pour l'eau-de-vie, ils sont très-accessibles à l'ivrognerie, et, dans cet état, ils se montrent turbulents et gens à redouter.

Les Guatos qui sortent des limites fort étendues de leurs parages habituels, pour aller dans les villes y faire un commerce quelconque, sont en petit nombre; c'est plutôt aux voyageurs qui fréquen-

tent leurs contrées qu'ils s'adressent, ils les suivent dans leurs canots durant des semaines entières.

La plupart comprennent le brésilien et beaucoup savent le parler correctement.

Ils n'ont aucun culte religieux.

Guaycurus. — L'histoire des anciens Guaycurus est connue. Leurs usages et leurs coutumes ont été minutieusement décrits par les voyageurs, qui se sont occupés des indigènes de l'Amérique du Sud. Azara, qu'on a trop servilement copié à cet égard, en a fait l'objet d'une description détaillée qui serait parfaite si elle ne s'appliquait à plusieurs tribus bien distinctes, entièrement différentes par le langage et l'autonomie. Azara a fait une confusion regrettable au point de vue de la vérité du récit de l'histoire.

Les Guaycurus et les Payaguas, formant en principe deux tribus distinctes, se confondirent de 1725 à 1768, et, devenus redoutables par le nombre, se rendirent maîtres de tout le cours du Rio-Paraguay dans un rayon de 500 kilomètres environ. L'agrégation des deux peuplades ne fut jamais homogène. L'unité dura peu. La séparation s'effectua dès la fin de 1768. Les Payaguas se retirèrent alors sur le territoire de la vice-royauté du Paraguay, où ils sont demeurés jusqu'à nos jours. Ils forment actuellement une centaine de familles à peine. Pour eux, la division a presque amené la destruction de la race.

Quant aux Guaycurus, restés maîtres du sol de l'antique patrie, ils continuèrent dès cette époque

leurs attaques contre les étrangers et les indigènes. En 1791 seulement, un traité d'amitié, impliquant la soumission, fut signé entre les deux principaux chefs de tribu, nommés Emavidi-Charné et Queyma, et les représentants du gouvernement portugais. Ce traité ne pouvait être durable. Belliqueux par instinct et par le besoin incessant du pillage, qui est inné chez eux, les Guaycurus reprirent leur vie d'aventures.

Les Guaycurus, à l'époque où ils firent acte de soumission aux Portugais, comptaient sept grandes tribus, établies en aldéas, le long des rivières Paraguay, Mondégo ou Miranda et autres, c'étaient, pour les désigner par leurs noms, les Adioéos, les Atiadéos, les Cadiéos, les Chagatéos, les Laudéos, les Oléos et les Pacachodéos.

Les aldéas étaient d'une grande étendue et très-peuplées. Au milieu d'elles existait, les dominant comme un donjon, une habitation où vivait la caste supérieure des sept tribus. La nation guaycurus se composait en effet de trois classes. Il y avait, dans chacune d'elles, les descendants des grands capitaines, sorte d'aristocratie militaire tout infatuée de son origine, et dont les femmes et les filles portaient le titre nobiliaire de *dona*. Cette noblesse était héréditaire; elle jouissait d'un éclatant prestige. Cette classe avait nom *Joagé*.

La deuxième classe, la plus nombreuse, était celle des guerriers. Être guerrier constituait un titre, transmissible et originel comme celui de capitaine, et jouissait de prérogatives importantes.

La troisième classe comprenait les prisonniers de diverses nations et leurs descendants, qui, en aucun cas, ne pouvaient être affranchis, non plus que renvoyés dans leurs foyers. C'étaient des ilotes. Ils avaient toutefois la faculté de se marier avec les femmes indigènes, avec les filles de leurs maîtres, quand ceux-ci n'étaient pas des capitaines.

Cette dernière classe a complétement disparu aujourd'hui du milieu des Guaycurus. Les deux autres classes se sont fondues pour ainsi dire en une seule. Des sept tribus il n'existe que les Cadiouès, les Béaquéos, les Cataguéos et les Gutiadéos. Comme on le voit, le nombre des tribus a diminué de trois et leurs noms ont été même transformés.

Les Cadiouès, branche principale des Guaycurus, sont de taille moyenne, mais d'une complexion robuste qui les rend propres aux durs travaux. Ils acceptent un service régulier, pourvu qu'il ne soit point fatigant. Nous avons remarqué qu'ils mangent souvent, lentement et beaucoup. Ils ont en conséquence le sommeil facile. Leur digestion est forcément pénible, attendu qu'ils se repaissent le plus souvent d'une bouillie gluante et lourde comme du mastic, de débris et d'intestins d'animaux. On comprend sans peine que, dans les maladies, ils aient recours, pour se guérir, à une diète absolue. On trouve parmi eux beaucoup d'aveugles, peu ou point d'écloppés ou d'infirmes. Leur dentition est généralement mauvaise.

Les hommes et les femmes Cadiouès se tatouent bizarrement le corps à l'aide du roucou, du gin-

gembre ou du genipapo. Ces tatouages inspirent à la physionomie des hommes un farouche aspect, et donnent, au contraire, à la figure naturellement régulière des femmes un air d'agrément, un accent de beauté qui ne laisse pas que de plaire. Ajoutez que la femme indigène aime et sait, comme partout, orner ses attraits, en fixant à ses bras, à son cou et à ses oreilles les bracelets, le collier, les pendants faits d'or, d'argent, de cuivre, de bois précieux et odorant, de plumes aux riches couleurs ou simplement de verre.

Ces Indiens, à la carnation riche en couleur cuivrée, perdent de bonne heure l'éclat et la fraîcheur du teint. Les rides sur la femme surtout, se creusent sur leur visage, bien avant l'âge de la vieillesse. Là, et peut-être là seulement, on trouve les femmes vieilles à vingt-cinq et trente ans.

Quant à leur costume, il n'est pas très-compliqué, mais ces Indiens en ont un; il consiste en une simple et large ceinture, appelée *ayulate*, qui leur couvre la moitié du corps à peine. Celle-là serait regardée comme flétrie qui serait vue sans ayulate; elles sont d'une décence extrême, ainsi que les hommes.

La chasse, la pêche et la recherche du miel et de quelques fruits sauvages, toutes choses qu'ils font à cheval, la fabrication des armes et des canots qu'ils nomment poateck, telles sont les occupations usuelles des Cadiouès. Mais un besoin, auquel ils immolent volontiers et libéralement leurs plaisirs

et leurs travaux, c'est de manger et de dormir, de dormir et de manger !

Les femmes, moins somnolentes que les hommes, filent et tissent le coton, qui croît spontanément dans le pays et avec lequel elles font des cordages pour les canots et des tissus grossiers pour ceintures et pour tapis. Ces tapis leur servent de couches, quand les peaux de tigre manquent. La femme des Cadiouès élève volontiers des oiseaux et apprivoise même des animaux, comme des tigres, qui deviennent domestiques. Mais tous, hommes et femmes, ont instinctivement une sainte horreur pour le travail de la terre.

Le caractère des Cadiouès est altier. Ils méprisent les autres tribus indiennes qu'ils ont constamment cherché à rendre leurs vassales. De là, les longues et sanglantes guerres qu'ils ont provoquées pour arriver à leur fin.

En fait d'armes, ils se servent d'une sorte de massue longue d'un mètre environ, d'une lance de trois mètres, d'arcs, de flèches et de couteaux d'importation européenne.

Les Cadiouès se tiennent d'ordinaire dans les environs de Coïmbra, dans les espaces qui descendent vers le Paraná; cette population s'élève à 10 ou 12,000 individus. Ils parlent la langue générale et entendent le portugais et l'espagnol.

Les *Béaquéos*, au nombre d'un millier d'individus dans les environs de Miranda, se mêlent volontiers avec les Brésiliens, dont ils feraient déjà par-

tie intégrante, si leur autonomie ne se réveillait trop souvent par leur haine et leurs guerres contre les Chamococos, à qui ils enlèvent femmes et enfants pour en faire des captifs; mais c'est surtout contre les Enimos, habitant le Chaco, qu'ils se réunissent pour les refouler loin des parages qu'ils habitent paisiblement du reste. Ils cultivent le sol, élèvent des bestiaux, font un commerce d'échange avec les Brésiliens. Ils excellent à filer et à tisser le coton, dont ils font des ponchos et de fort jolis vêtements à leur usage et à celui des Brésiliens, avec qui ils sont en relation. On doit signaler la richesse de leurs hamacs et de leurs ceintures. Ils sont fiers et orgueilleux, mais surtout adonnés à la boisson.

Cataguéos. — Ce rameau des Guaycurus, habitant également les environs de Miranda, va bientôt être absorbé en entier par la population brésilienne; à peine si l'on en compte une centaine d'individus qui n'en suivent pas réellement les usages. Tous, du reste, s'adonnent à tous les genres de cultures et de travaux des Brésiliens. Leurs tissus de coton sont recherchés; leur commerce est considérable. C'est surtout avec les produits du sol et l'élève des bestiaux qu'ils l'alimentent. Ils se louent volontiers aux grands propriétaires pour tous les services domestiques et ce sont des serviteurs fidèles et habiles, et aptes à tous les travaux et à toutes sortes d'industrie.

Guatiadéos. — On peut dire du petit nombre de cet autre rameau des Guaycurus ce que nous venons de dire des précédents. Ils ont presque tous perdu

leurs anciennes habitudes d'indépendance et de vagabondage ; vivant en aldéas aux environs de la ville d'Albuquerque, ils sont devenus essentiellement dociles et soumis aux lois et aux autorités du Brésil ; mais ils n'ont pu encore oublier leur passion pour l'ivrognerie et leurs habitudes du vol. Cette tribu, comme les précédentes, s'adonne à l'élève des bestiaux et cultive quelques denrées ; ils sont habiles à tous les travaux. Ils se louent pour tous les services ; ils sont surtout très-aptes à la conduite des canots ; ils font de bons marins.

Quiniquinaüs. — Ces Indiens, depuis peu soumis aux coutumes du Brésil, forment à Mato-Grande et dans le district de Miranda deux magnifiques et utiles aldéas de 8 à 10,000 individus chacune. Ils sont laborieux et habiles. Ils sont tous baptisés, et l'on devrait peut-être déjà ne plus les considérer comme Indiens, car ils suivent tous les usages, les coutumes et les lois du Brésil. Leurs travaux agricoles sont considérables et leur commerce étendu.

Laganas et *Térénas.* — Ces deux derniers rameaux des anciens Guaycurus sont également des citoyens du Brésil ; ils habitent les plaines de Miranda qu'ils cultivent avec un soin remarquable. Ils furent nombreux alors qu'ils étaient nomades, et autochthones ; aujourd'hui, ils n'existent plus ; ils ont été absorbés, et c'est un bien immense pour toute la contrée dont ils développent la richesse et la beauté.

Les Guaycurus proprement dits, qui habitent les environs d'Albuquerque et de Cuyabá, sont dans

le même cas ; ils n'existent plus que pour être des travailleurs utiles, chaque fois qu'une main habile sait les diriger

Il y a des rameaux considérables de Guaycurus, répandus jusque dans le Chaco et les provinces argentines. Ces débris de la grande tribu portent différents noms, comme Lenguas, Tobas. Bien que ce soit sortir du cadre que nous nous sommes tracé, nous devons dire un mot de ces branches.

Les Lenguas, qu'on rencontre sur les bords du Pilcomayo, font métier de vendre aux autres tribus environnantes, des eaux-de-vie, des oranges, du maïs, ou des objets de fabrication européenne.— Ce genre de commerce n'est pas pour eux sans danger, car ils ont à soutenir des guerres fréquentes, tantôt contre les Tobas joints aux Pililigos, tantôt contre les Chinipis, et le plus souvent contre les Machiago, qui sont des tronçons disjoints de la nation Lengua.

Les individus de la nation Lengua ont une couleur brune, olivâtre, qui les distingue des Tobas, dont le teint est plus foncé. Leur aspect est farouche. Pommettes et joues saillantes, large face, yeux creux et roux, narines dilatées, nez tant soit peu écrasé, bouche amplement fendue, lèvres grosses et épaisses, oreilles démesurément longues : voilà leurs traits physiques constitutifs. — Au moral, ce sont des sauvages rusés, point barbares, ayant de grossières notions de médecine usuelle.

Les Tobas sont nomades, vivent de la pêche et de

la chasse ; un petit nombre cultive le maïs, la mandioque, etc. Ils portent autour des reins une pièce d'étoffe légère.

Les Tobas occupent les déserts du Chaco, mais ils font des excursions jusqu'au pied des premiers contre-forts des Andes, où les Chiriguana, bien plus que l'altitude des montagnes, les arrêtent. Ils sont fiers et très-jaloux de leur liberté vagabonde. Ce sont des pillards qu'il est fort difficile d'atteindre, et qu'on n'arrivera peut-être jamais à soumettre.

La tribu Machicuyer se rapproche de plusieurs points de celle des Tobas par la langue et de celle des Lenguas par la taille. A bien observer, on remarque aisément que ces petites tribus, par leur conformation organique, leurs aptitudes et leurs usages, proviennent de même origine, et sont des rameaux dispersés de la race des Guaycurus. Nonobstant, nous avons cru devoir les signaler.

VII.

Conclusion.

Pour ce qui regarde les manifestations de l'âme, et l'expression des croyances religieuses, les Indiens n'ont pas de culte, parce que les lumières de la foi n'ont pas encore éclairé leur ignorance. Ils ont bien leur Esprit bon et leur Esprit mauvais, mais ce n'est qu'à celui-ci qu'ils s'adressent par des exclamations ou des chants que leur

inspirent les instants critiques qui peuvent les assaillir. Ils demandent à l'Esprit méchant de les prendre en pitié et de les épargner. Quant à l'Esprit bon, ils n'ont que faire de l'invoquer, il fait le bien par nature, si ce n'est pour lui demander de ne pas les abandonner à son adversaire, bien moins puissant, l'Esprit du mal.

Les Indiens qui n'ont jamais été en contact avec les croyances religieuses, n'ont aucun culte Ceux qui ont reçu déjà un vernis de civililisation peuvent offrir l'exemple d'un culte, mais c'est un mélange de plusieurs religions. C'est le culte catholique dégénéré ou avec des formes plus ou moins grossières.

Les Guaycurus, les Guanas, et les Guachis établis dans les environs des villes de Miranda, Albuquerque et Cuyabá, méritent une attention toute spéciale par leur nombre et par l'utilité qu'ils procurent aux populations qu'ils avoisinent.

Leurs aldéas sont loin d'être ce qu'il conviendrait; elles permettent cependant une facile amélioration.

Il ne faudrait leur accorder qu'un peu de protection et de secours ; en ayant soin surtout que leurs voisins civilisés ne veuillent pas les exploiter, et que les crimes à leur égard soient surveillés activement, de manière à leur imprimer le sentiment de justice et d'équité, qui doit régir toute organisation sociale sagement et libéralement établie.

Il serait utile de les instruire et de leur fournir des instruments aratoires et autres, ainsi que les moyens de diriger et d'utiliser la force et l'habileté qui est leur apanage.

Si l'agriculture doit leur être indiquée comme ressource immense pour l'avenir, il faut encore leur donner les notions les plus utiles à l'homme dans les arts et l'industrie, surtout utiles à l'homme qui entre dans la civilisation, alors qu'elle doit lui fournir le complément de son existence, mais c'est principalement un enseignement moral et religieux qui lui est indispensable.

Les Bororos de la campagne et Cabaçaes, ainsi que les Cayapos, méritent encore une attention toute spéciale. Ils peuvent rendre d'importants services au développement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, dans ces contrées si riches qui avoisinent la Bolivie. Un avenir prospère attend ces fructueuses contrées, le jour où la morale et l'instruction civilisatrice y seront développées et y auront arboré leur noble étendard.

Il y a toute raison de croire que les Parécis peuvent facilement être conquis à la civilisation dont ils recherchent les avantages. La persuasion appuyée sur le rapport des choses qui sont utiles à leur culture, en feront facilement d'utiles citoyens.

Les sources du Simidouro tributaire de l'Arinos et les rives du Rio-Claro, où ils habitent, sont des contrées richement situées, qui leur offriront le plus bel avenir, aussitôt qu'instruits, ils pourront montrer ce qu'ils peuvent.

La civilisation des Parécis amènera celle de leurs amis les Maimbaris, et bientôt après la réduction de ces terribles Barbados et Cambixis.

Si l'on veut tirer avantage des bonnes disposi-

tions des Apiacas, il serait bon de diriger une mission vers les rives du Juruéna, et les environs de la cascade de Saint-Augustin.

Déjà, en 1843, un essai a été tenté par un spéculateur, et non par un homme de foi et de dévouement; cependant son œuvre prospérait admirablement, quand la mort vint, en 1845, arrêter ses rapides progrès de civilisation. Cet homme avait fourni aux indigènes les moyens de cultiver le sol, et les résultats obtenus étaient miraculeux.

La fertilité de ce sol, en effet, l'abondance des bois les plus majestueux, doivent appeler la civilisation dans ces contrées, centre de ralliement et de navigation d'une grande partie de la Bolivie et du Brésil avec l'Amazone et le Pará.

Ce serait en même temps un puissant appui contre les incursions incessantes et contre les cruautés barbares des Nambiquarès et des Tapanhunès.

Le plus grand obstacle et l'unique, c'est le manque d'un homme de dévouement, qui posssède les qualités nécessaires et impérieuses pour une aussi sainte mission; il faut là des hommes de foi, de persévérance et de patience, résignés aux plus pénibles fatigues.

Les Caripunès sont dans le même cas, et disons que la civilisation des Caripunès amènerait à la suite celle des Jacarés, et préparait celle de plusieurs nations cruelles, qui errent dans ces parages où ces Indiens harcèlent et tourmentent les pauvres voyageurs, qui s'aventurent dans ces lieux aux plus riches espérances.

Parmi eux, les Guaraios seront les premiers à se ranger sous la bannière de la civilisation.

On doit hésiter à placer les Guaycurus Cadiouès dans le nombre de ceux que réclame la civilisation, car bien qu'ils ne la fuient pas, et qu'ils se mettent souvent en relations avec les peuplades et les villes voisines, et qu'ils vont même jusqu'à la capitale, ils n'en persistent pas moins dans leur vie nomade et sauvage. Ils n'ont tenu aucun compte des avances qui leur ont été faites dans plusieurs circonstances. Il y a peu de temps encore ils ont désiré s'établir dans les environs de la ville d'Albuquerque. Le gouvernement du Brésil leur en a facilité les moyens, leur a fourni tous les instruments dont ils pouvaient avoir besoin ; mais au bout de quelques jours, ils avaient échangé tous ces instruments, contre quelques bouteilles d'eau-de-vie, et ils étaient retournés à la vie nomade.

Hâtons-nous de dire cependant, qu'on a négligé un point essentiel, c'est de les ramener à la civilisation par l'enseignement de la morale et de tous les droits du véritable citoyen, en même temps qu'on usait de peu de sévérité contre ceux qui les exploitaient.

Pour ce qui est des Guatos, il y a plus à espérer encore, et sans doute prochainement on en aura obtenu ce que l'on est en droit d'en attendre. Les Guatos ne sont pas cruels ; ils se mettent souvent en rapport avec les voyageurs.

Les instincts cruels des Coroados les rendent un objet incessant d'inquiétudes pour les voyageurs et

pour les habitants qui osent s'approcher des lieux où ils dominent, et qui sont traversés par les deux seules voies terrestres de communication entre le nord-ouest et la capitale de l'empire brésilien.

C'est avec peine que l'on voit d'aussi riches contrées perdues pour les besoins du commerce; cependant, hâtons-nous de le dire, ces indigènes ne sont pas aussi cruels qu'on le suppose, car si leur cruauté égalait l'appréhension qu'on en a, ces contrées seraient infranchissables, même pour les plus nombreuses caravanes. Nous avons vécu au milieu d'eux, et nous pouvons dire que la difficulté la plus grande, vient de ce qu'on ne peut se faire comprendre autrement que par des signes, toujours fort restreints et toujours imparfaits pour les besoins de la pensée. Il n'existe aucun rapport de langage entre les Coroados et aucune des autres nations à moitié civilisées du voisinage. Ce n'est donc que par la force des armes qu'on les maintient en paix.

Il est un homme digne d'éloges, le capitaine Antonio José da Silva, dont l'exemple peut servir de modèle à ceux qui veulent civiliser les Coroados. Il alla s'établir avec une nombreuse domesticité, dans les parages que fréquentent le plus volontiers ces Indiens, vers les rives de l'Itiquira. Non-seulement il n'opposa pas la plus légère plainte aux dévastations des indigènes, mais encore il fit placer dans les lieux qui leur étaient le plus facilement accessibles, une infinité d'objets à la convenance des Coroados. Ceux-ci voyant se renouveler chaque jour les objets de leur convoitise, comme des barils d'eau-

de-vie de canne à sucre, des sacs de sel, des objets divers, finirent par y prendre goût, et ils en vinrent à se mêler bientôt à la domesticité de Antonio-José da Silva, qui réussit à établir une riche et utile habitation au centre des Coroados. Il parvint à réaliser une brillante fortune dont il est allé recueillir les fruits, dans une paisible oisiveté, au sein de la capitale.

Après son départ, les choses ont changé, une rixe sanglante, entre un des travailleurs de l'exploitation et un Coroados, a ramené ces derniers à leurs sentiments hostiles ; ils ont massacré les bestiaux, pillé et saccagé toute l'habitation. Enfin, pour dernier résultat, ils y ont mis le feu.

Cela indique, du moins, qu'il serait possible de les ramener à des sentiments d'humanité et de civilisation. On en est réduit, dans ces contrées, aux escortes des postes militaires, établis pour protéger et défendre les voyageurs, qui seuls peuvent hanter ces parages.

Il y a peu de chose à espérer des Cayuas jusqu'à ce que les populations civilisées se soient davantage approchées des limites du sud. Cependant, il importe de les bien traiter et de ne pas manquer de les recevoir avec bienveillance, quand ils se présentent dans les villes ou les habitations, et de leur faire des présents.

Les Chamococos, bien qu'extrêmement sauvages et brutes, peuvent facilement être conduits à abandonner la vie errante et nomade ; il ne faut que leur inculquer l'amour du bien-être et leur facili-

ter les moyens faciles de l'obtenir. L'exemple de l'aldéa des Guaycurus Quiniquinaüs en a amené un bon nombre à se fixer dans leur voisinage. Que ne serait-ce pas, si on leur fournissait les instruments physiques et les moyens moraux qui leur manquent!

Tout ce qui précède peut et doit s'appliquer aux Cabixis, tout aussi cruels et tout aussi rebelles à la civilisation. Quant aux autres nations sauvages et cruelles, sans désespérer de se les rendre utiles, la moisson est encore assez vaste chez ceux qui sont mieux disposés, pour qu'on puisse durant longtemps les abandonner, à leurs appétits même anthropophages. Du reste, ces Indiens se modifient d'eux-mêmes par le contact de leurs voisins, à mesure que ceux-ci s'avancent un peu vers cette civilisation qui les réclame.

Les moyens pratiques indispensables pour amener à la civilisation toutes ces nations, même les plus rebelles, sont de deux sortes, de l'argent et des hommes spéciaux et dévoués.

Quant à l'argent, un pays riche et puissant comme le Brésil, qui sait dépenser 18 millions de francs en une année pour appeler quelques centaines de colons sur son territoire; quant à l'argent, disons-nous, il ne manquera pas, aussitôt que l'on aura en main, la seconde condition qui paraît si facile, celle de gens zélés et dévoués pour instruire ces sauvages. Ici, ce n'est pas à l'industrie seule qu'il faut nous adresser, c'est particulièrement et je dirai presque uniquement au zèle de nos missionnaires.

Nous faisons donc un appel au temps et surtout

au zèle d'un bon et dévoué missionnaire. Il n'y a qu'un homme de foi et de dévouement qui puisse ramener ces indigènes à une véritable civilisation.

Oh, zélé missionnaire! c'est toi que ces gentils réclament! Ne sois pas insensible à leurs besoins, à leurs désirs. C'est un champ tout défriché; hâte-toi d'y apporter la semence de la foi, de la morale et d'une généreuse civilisation. S'il y a beaucoup à faire, il y a aussi beaucoup à espérer d'eux.

D'autres missions moins glorieuses et bien plus difficiles ont été tentées. Pourquoi ces pauvres sauvages seraient-ils laissés en oubli? Serait-ce parce qu'ils se trouvent sur le sol d'un empire florissant et riche? Non sans doute, car nous soutenons, que ce serait pour ce pays, les plus utiles colons à lui apporter. Nous pensons donc que cette mission, serait d'autant plus facile, qu'elle serait protégée, par les mesures administratives d'un grand et sage empire, qui marche hardiment dans le progrès. C'est à vous, généreux combattans des missions étrangères, que je m'adresse ; c'est à vous de faire le reste.

Dr Amédée Moure.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

20000

Ob
Autropol
XI/81

n° 35

30292

C.O.S.